

# A Lussas, des naufragés sauvés par le documentaire

Vue depuis Lussas, petit village posé sur un plateau de l'Ardèche, la planète est remplie d'individus qui doivent compter sur eux-mêmes, plus que sur l'action collective, pour survivre. C'est la première impression que l'on retire des films présentés aux Etats généraux du film documentaire, qui se tiennent du 18 au 24 août.

Deuxième constat, la vingt-cinquième édition a tenu ses promesses et offert beaucoup de découvertes, d'une belle inventivité formelle, qui méritaient largement que l'on attende sous le cagnard. François Abdelnour ne pouvait pas remplir la salle sur son nom. Ce jeune ingénieur du son sort de la Femis (promotion 2012) et présentait son film de fin d'étude, *Les Naufragés*, quasi expérimental. On ne saura rien de ces âmes en peine qui traver-

sent la Russie, en train. Ils parlent, bien sûr, mais le réalisateur a choisi de ne pas mettre de sous-titrage. Pour que le spectateur voyage dans la texture du film. Dans l'image parasitée, dans les plis des visages, dans le rythme qu'impriment les bruits du wagon. Parfois, un film est une musique.

Ou bien un poème. La preuve en est faite avec *Mohammad sauvé des eaux*, de Safaa Fathy. Née en Egypte et résidant en France, la cinéaste a livré un film délicat et politique sur la mémoire de son frère disparu. Il souffrait d'insuffisance rénale mais rechignait à se faire greffer un rein. Collage d'images tantôt lisses, en forme de cartes postales, parfois granuleuses, le film interroge le rapport au corps, les croyances populaires sur fond d'écologie – le Nil pollué et « humilié » se vengerait et

ravagerait la santé des Egyptiens –, et pointe du doigt, en filigrane, la corruption politique avant et après la révolution.

## Tartines de chèvre bio

Plus qu'un documentaire, *Lame de fond* est un tableau. Une toile contemporaine que l'on aimerait encore gratter à la lame de rasoir, après la séance, pour y déceler les derniers secrets. Perrine Michel préfère dire qu'elle soulève le couvercle de la marmite familiale. Il y a de gros morceaux dedans, prévient-elle. Une comptine faussement tranquille nous conduit dans une maison de campagne comme on en rêverait. Sauf que... ses parents soixante-huitards, qui assumaient l'amour libre, l'ont détruite. On le comprend par petites touches. La voix off de la narratrice se télescope avec des répliques enregistrées

du frère ou de la mère. Parfois, forcément, un mot nous échappe. Et si on avait mal compris ? Et si les viols et autres humiliations n'avaient pas eu lieu ? Le trouble – fiction, réalité – s'installe. « *Ça dérape au milieu des tartines de chèvre bio* », balance la voix off. L'humour empêche le film de s'enliser dans le pathos.

Atteinte de délires, Perrine Michel, 36 ans, a séjourné en hôpital psychiatrique et a mis cinq ans pour fabriquer son film, une succession de plans fixes – sauf quand ses cachets tranquilisants, hauts en couleur, font office de dragées dans un film d'animation. Elle remercie ses deux psychanalystes au générique, sans qui... Elle cherche un distributeur, car elle n'en a pas encore trouvé. Mais comment est-ce possible ? ■

CLARISSE FABRE À LUSSAS  
(ARDÈCHE)